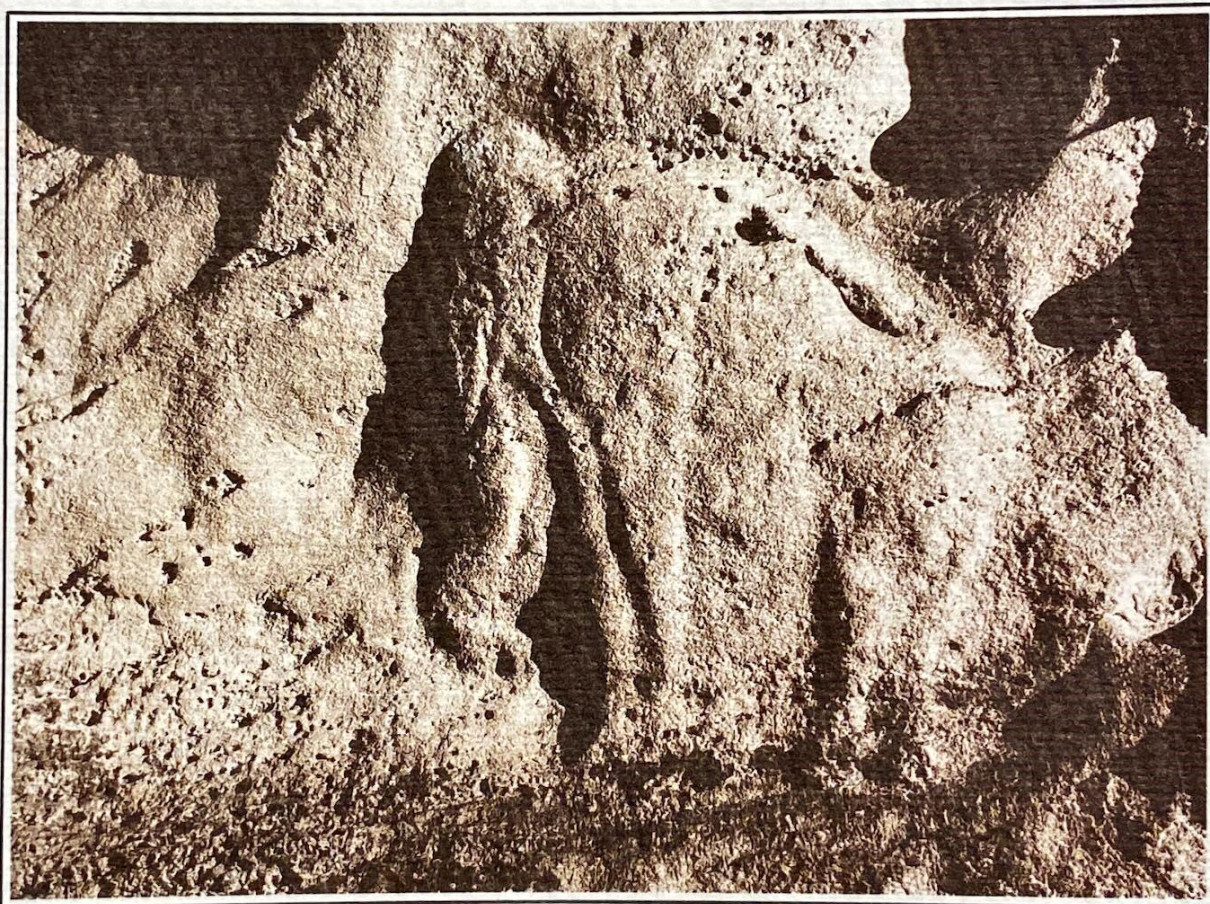


LA SCULPTURE RUPESTRE EN FRANCE

(de la préhistoire à nos jours)

Actes du colloque de Brantôme, 14 août 1988



ÉDITÉ PAR
LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHEOLOGIQUE
DU PÉRIGORD

18, rue du Plantier - 24000 PÉRIGUEUX

SUPPLÉMENT AU BULLETIN TOME CXVI ANNÉE 1989

La caverne sculptée de Dénezé-sous-Doué (Maine-et-Loire)

par Annie BRETHON et Daniel LIST

Localisation

Le village de Dénezé-sous-Doué est situé au sud de la Loire, à 30 km à l'est d'Angers, à 15 km à l'ouest de Saumur, sur la départementale D 69, entre Gennes-les-Rosiers (10 km) et Doué-la-Fontaine (5 km), dans une région où l'extraction intensive du tuffeau et du falun a laissé d'innombrables cavités dont la plupart furent transformées en habitats troglodytiques de plaine.

L'une de ces cavités, située au cœur du village de Dénezé, est exceptionnelle : toutes ses parois sont sculptées dans la masse du tuffeau.

Présentation

L'épaisse dalle de béton qui assure l'étanchéité et l'isolation du site sert désormais de parking aux visiteurs. L'accès à la caverne sculptée s'effectue par un escalier appareillé à l'ancienne. En bas, dans le couloir, quelques panneaux retraçant les étapes de la découverte du site. Puis on pénètre dans une salle centrale. En haut de la voûte, on remarque l'ancien rebouchage par des pierres en battière.

Du fond de cette salle on peut accéder à une autre petite salle qui contient deux très beaux fours du XVI^{ème} siècle, jumelés au même conduit de fumée (fait rarissime en notre région), appareillés en petits moellons de tuffeau et s'ouvrant par deux gueules de four en ogive.

Toute la zone sculptée a été aménagée afin de mettre en relief la statuaire par un éclairage discret et judicieux. Des bancs et gradins permettent aux visiteurs de s'asseoir durant la visite commentée, tout en admirant l'infinie variété des figures. A l'heure actuelle, 400 personnages ornent la caverne, mais des milliers de fragments détachés des parois restent à restaurer, et trois autres salles sculptées sont encore enfouies sous les remblais (fig. 1).

Les personnages, taillés en haut-relief s'enchevêtrent en une gigantesque bande dessinée sculptée. Figures grimaçantes et visages angéliques, costu-

PLAN DE LA ZONE AUX PAROIS SCULPTÉES

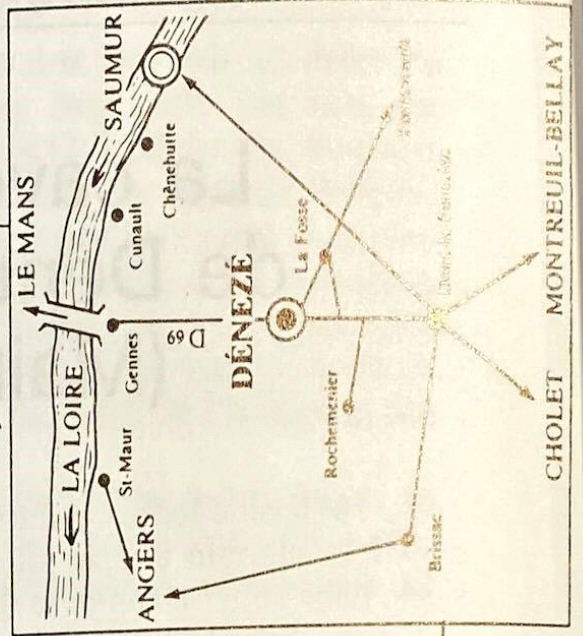
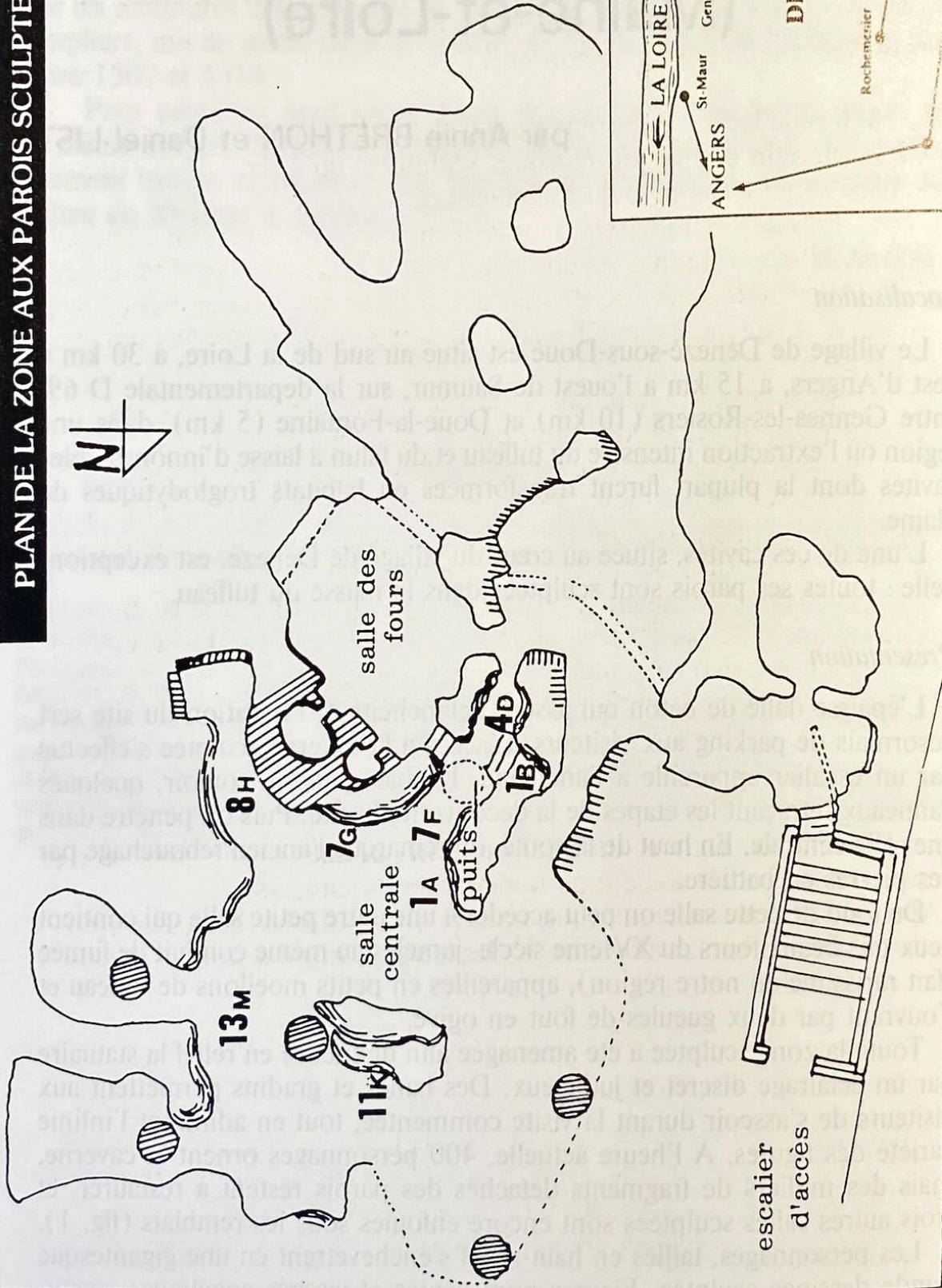


Fig. 1 Plan de la zone ornée de la caverne.

mes somptueux et corps dénudés, géants difformes et chétives créatures s'entremêlent sans souci de proportions, en une frise caricaturale et truculente.

Historique de la découverte

En 1663 le curé de Denezé s'établit dans le manoir voisin, découvre la caverne sculptée et ses sculptures jugées « hérétiques ». Deux ans plus tard, le souterrain d'accès est muré. En 1740 un autre curé perce la voûte de la caverne. Le doyen du chapitre prélève les plus belles têtes sculptées et fait remblayer ce « temple païen », non sans l'avoir signalé par lettre à l'évêque d'Angers.

En 1876 cette lettre est retrouvée par Célestin Port, archiviste. Il pénètre dans le souterrain et aperçoit quelques sculptures qu'il date du XVIIIème siècle dans son *Dictionnaire du Maine-et-Loire*.

J. et C. Fraysse s'introduisent dans les lieux en 1956 et en 1965 alertent divers spécialistes. Une intervention auprès de A. Malraux est effectuée en 1968 (à la demande de la Société française d'étude des souterrains) en vue de préserver le site qui figure à l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques en 1969.

La commune acquiert le terrain et le site est dégagé par des bénévoles sous la direction de A. Héron. Il est ouvert au public en 1977.

Mais la toiture plastique forme serre et favorise la prolifération des algues, des mousses... A et D. List sensibilisent le public à ces détériorations. Deux ans plus tard la commission de sauvegarde, présidée par D. List, réunit un comité scientifique qui conclut en 1980 sur la conduite à tenir.

Grâce au maire C. Courant, au conseiller général J. Touchais, les travaux sont menés en 1982 par le département, la région et l'Etat. Le souterrain réaménagé est inauguré en juillet 1982, mais il n'est pas totalement à l'abri des orages, des effondrements et des infiltrations d'eau polluée.

Eléments de datation

En l'absence de texte et de tradition orale, la datation de cette œuvre unique en son genre a soulevé de nombreuses polémiques.

Après de laborieuses recherches, nous pouvons affirmer que ces sculptures datent de la seconde moitié du XVIème siècle, grâce à certains détails : vêtements, coiffures et instruments de musique.

Les instruments de musique

- trois types de cornemuse sont figurés : la muse ou musette munie d'un unique chalumeau, la bousine, chère à Rabelais, avec sa grosse panse, et la vèze avec un bourdon latéral et un chalumeau central (1A).
- une mandole, ancêtre de la mandoline, atteste l'influence de la Renaissance italienne, en France, après les guerres d'Italie (1A).
- un hautbois droit, ou une pibole, accompagne la bousine (1B) (fig. 2).



Fig. 2 La bousine et le hautbois droit (dessin de M. Hasquin).



Fig. 3 L'espoitrinement valois (photo List).

velours
à son front
la reine

Les indiens d'Amérique

Deux personnages



Fig. 4 Le caleçon féminin (photo List).



Fig. 5 Fraise et ruban de veuvage (dessin de M. Hasquin).

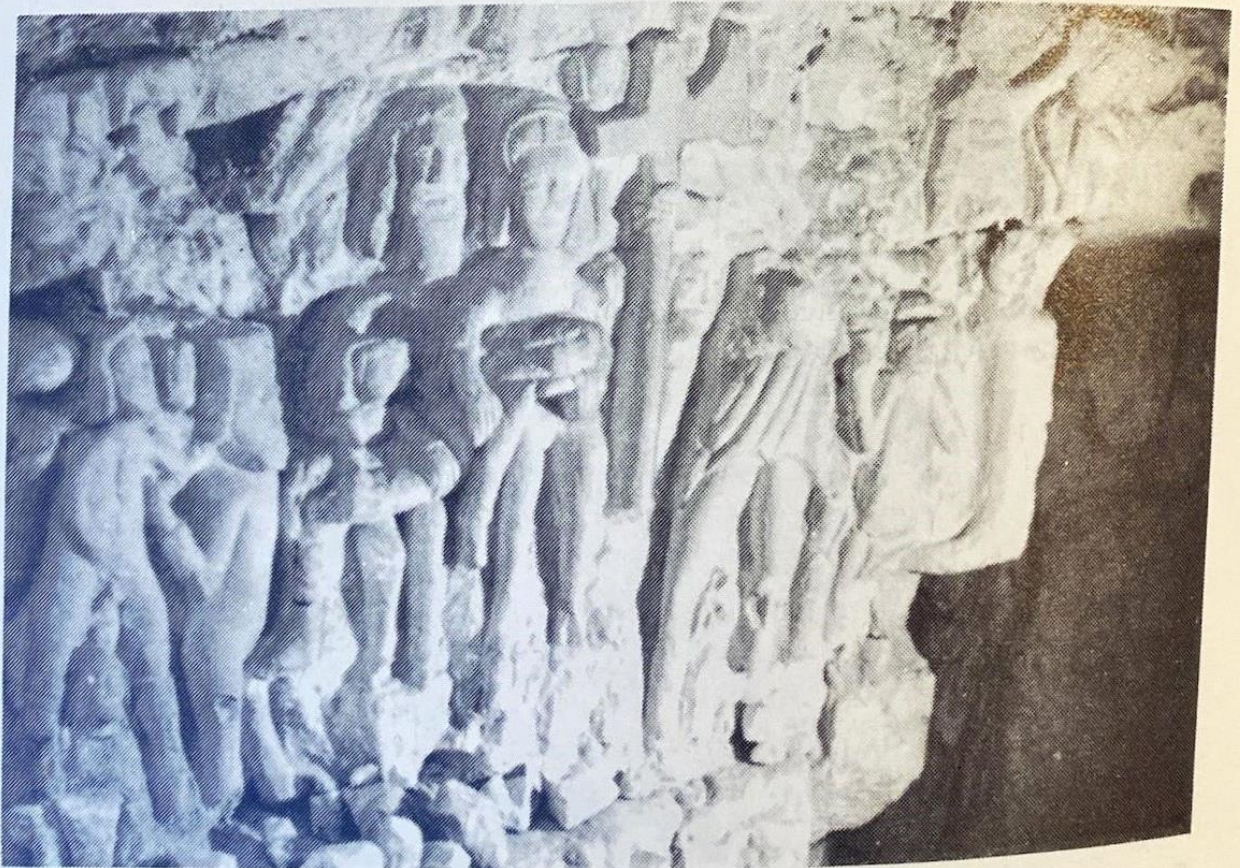


Fig 6 Une étrange Pietà (photo List).

Les détails vestimentaires

– « l'espoitrinement valois » dit « à la vénitienne », un curieux décolleté qui laissait les seins nus. Cette mode osée apparut à la cour de Charles IX dès 1561 (1A) (Fig. 3 et 4).

– la fraise, dont la mode se répandit au retour des guerres d'Italie. Son large plissé permettait à François 1er de dissimuler un lipome disgracieux qui enflait son cou. La vogue de la fraise va s'élargissant jusqu'au XVII^{ème} siècle (7F).

– les vertugadins (de l'espagnol *vertugados* : protection de la vertu) ; ces cerceaux d'osier arrondissaient démesurément les robes (7F).

– le caleçon féminin, calqué sur le haut de chausses masculin et muni de bretelles, invention révolutionnaire d'origine vénitienne, fut introduit en France par Catherine de Médicis (11 K) (fig. 4).

Quelques détails vestimentaires se sont avérés précieux :

– le haut de chausses plissé, serré aux genoux, fut de mise aux temps de François 1er, Charles Quint, Henri III et Charles IX (8H)

– le ruban de veuvage : en 1559, à la mort du roi Henri II, Catherine de Médicis voulut se distinguer de sa rivale, Diane de Poitiers, maîtresse du feu roi, qui portait ostensiblement le deuil. Elle accrocha donc un ruban de velours noir à son attifet (coiffe en forme de diadème) et le laissa pendre à son front. Cette mode fut rapidement supplantée par la pointe Médicis que la reine adopta en 1560 et ne quitta plus jusqu'à sa mort (13M) (fig. 5).

Les indiens d'Amérique

Deux personnages arborent une bien étrange coiffure de plumes. L'un est nu, assis sur les bras croisés. L'autre offre un visage aux pommettes saillantes, au nez busqué, aux yeux bridés, surmonté de trois plumes (7G) (fig. 7).

Le premier Indien connu en Anjou fut Essoméric. Il avait été ramené du Brésil en 1505 par Blinot Le Paulnier de Gonneville. En 1521, Essoméric épousa une angevine en secondes noces.

Au milieu du XVI^{ème} siècle, d'autres Indiens furent introduits en France, notamment à l'occasion des fêtes de Nantes (1548) et de Rouen (1552).

Une étrange pietà

Le panneau sculpté le mieux conservé évoque ; une curieuse scène : au centre une hache brandie que l'on prendrait à première vue pour une croix ; à gauche un groupe de quatre figures (une femme, un vieillard et un enfant assis tenant sur leur genoux un gisant, dans une attitude rappelant une déposition de croix). Mais certains détails choquent : le gisant n'est pas mort puisqu'il tient le bras de la femme, cette femme qui porte le ruban de veuvage est nue jusqu'en haut des cuisses, ce qui est assez surprenant pour une Pietà (4D) (fig. 6).

Un document de la Bibliothèque Nationale nous a permis de découvrir le sens caricatural de cette scène : ce texte est un pamphlet intitulé *Le*



Fig. 7 Un indien d'Amérique (dessin de M. Hasquin).

réveil-matin des Français et de leurs voisins. Il relate un événement qui s'est produit en 1560 durant le bref règne de François II (1559-1560).

Après la conspiration d'Amboise menée par les Protestants et déjouée par les Guise, la répression fut sévère. Les suspects furent pendus et les chefs protestants exécutés à la hache. Le pape Pie IV, un Médicis, satisfait de ce bon exemple donné par la France, envoya à sa nièce, Catherine de Médicis, une œuvre de Michel-Ange en remerciement. Il s'agissait de l'épure de la fameuse Pietà de la cathédrale de Florence, groupe sculpté dans le marbre avec Joseph d'Arimathe, la Vierge et saint Jean enfant portant le corps du Christ avant la mise au tombeau. Le religieux qui devait livrer cette toile à Blois tomba victime de la peste et la Pietà passa entre les mains d'un marchand protestant qui jura sur la Bible de la remettre en mains propres à Catherine de Médicis. Ce qu'il fit effectivement après que ses coréligionnaires aient modifié le dessin original.

A Blois, à l'issue d'un somptueux dîner la toile fut déroulée et livrée à l'admiration de l'assistance médusée. Quelle consternation ! La Sainte Vierge était nue et avait la tête de Catherine de Médicis ; à la place de Joseph d'Arimathe, on reconnaissait le cardinal de Guise et la jeune reine Marie Stuart (épouse de François II et nièce des Guise) figurait à la place de saint Jean. Sur leurs genoux le Christ était devenu François II, le jeune roi moribond. Et dans l'angle du dessin la croix s'était transformée en hache.

La caricature politique était osée mais claire : au-dessus d'un roi grabataire, les catholiques gouvernaient la France par la hache et non par la croix. Les Guise, dénués d'humour, n'apprécièrent guère la plaisanterie et la toile fut immédiatement détruite. Mais le pamphlet anonyme courut les rues de Paris.

La scène sculptée à Denezé est visiblement inspirée de ce fait-divers. Comment les tailleurs de pierre locaux en ont-ils eu connaissance ? Peut-être par l'intermédiaire de leur maître, un certain Pierre d'Angers qui avait séjourné à la cour de Blois. Le pamphlet était signé d'un pseudonyme révélateur : Eusèbe Philadelphie Cosmopolite, libertaire. Or, nos tailleurs de pierre étaient généralement libertaires. L'identification de cette scène satirique permet de cerner leurs motivations.

Une confrérie marginale

Au XVI^{ème} siècle, les Mousseaux de Denezé n'était qu'un hameau peuplé d'artisans tisserands et de tailleur de pierre. Le village situé près de l'église, 800 m plus loin, fut détruit en 1568 par les reîtres de l'armée protestante ; l'église seule survécut au désastre.

Les troglodytes des Mousseaux de Denezé étaient vraisemblablement organisés en une communauté groupant catholiques, protestants et quelques juifs sans aucun prosélytisme. Les tailleurs de pierre formaient une confrérie libertaire (au-dessus des religions, des races et de la politique), mais en 1539, les Interdits de Villers-Cotterets, qui abolissaient les confréries de métiers, les obligèrent à entrer dans la clandestinité. Ne pouvant se réunir officiellement, ils le firent souterrainement et s'exprimèrent en taillant ces étranges figures sur les parois de la caverne.

Cet exemple unique d'art populaire contestataire et clandestin n'a pu s'épanouir que grâce à la complicité du village tout entier. Le curé de l'époque, Nicolas de la Planche, accorda aux tailleurs de pierre une chapelle (Saint-Nicolas) où culte catholique et culte protestant furent célébrés en alternance : un surprenant exemple d'œcuménisme en pleines guerres de Religion.

Nous poursuivons actuellement les recherches afin de cerner les motivations profondes de cette confrérie marginale. Les archives sont rares et quoique les lieux aient été dénommés *La Cavalle* (1573), *Cavernie* (1566), *Loge des Mazcons* (1575), *Chambre de Veillée Massonne* (1698) (Archives du Maine-et-Loire, H 3122 et H 3124), aucun signe gravé, aucun symbole ne permet de rattacher cette confrérie à une forme de compagnonnage ni de franc-maçonnerie.

A. B. et D. L.

BIBLIOGRAPHIE

- A. et Ph. BLANC, P. GILLON, A. et D. LIST, C. et J. LORENZ — Le site de la cave aux sculptures de Denezé-sous-Doué. Rapport préliminaire, problème de conservation, 1980.
- A. et Ph. BLANC, P. GILLON, A. et D. LIST, C. et J. LORENZ — la géologie au service de l'Archéologie, *Minéraux et Fossiles*, mars 1981.
- J. et C. FRAYSSE — Les Troglodytes en Anjou à travers les âges, Cholet, 1964, TOME III.
- A. HERON de la CHESNAYE — *Les caves énigmatiques de Denezé-sous-Doué*, 1976, 16 pages, 13 photos et 2 plans.
- A. et D. LIST — Les étranges sculptures du site de Denezé-sous-Doué, *Andes*, n° 9, 1979-1980.
- A. et D. LIST — La caverne sculptée de Denezé-sous-Doué, *Le pays d'Anjou*, n° 5, 1983.
- A. et D. LIST — La caverne sculptée de Denezé-sous-Doué, *Subterranea*, n° 50, septembre 1984.
- A. et D. LIST — Maine et Loire insolite. La caverne sculptée de Denezé-sous-Doué, I.A.C. 22 p., ill. Résumé in : *Les Dossiers de l'Histoire*, H.S. n° 1, février-mars-avril 1988, p. 119-133.
- R. MAUNY — Les sculptures de la Roche-Clermault et de Denezé-sous-Doué, *Documents Archéologie*, n° 2, p. 83-91, ill., 1973.
- R. MAUNY — Les sculptures érotiques et hérétiques de la Cave des Mousseaux à Denezé-sous-Doué. *Actes du Symposium de Cordes*, CIRAC, 1967.
- S. RUSSEL — Underground Art of the Renaissance, *The Lady*, 26 may 1983.